

Secousses

Enfin, elle lâcha le pilier qu'elle agrippait depuis plus de vingt-quatre heures. C'était celui d'une grosse horloge d'au moins deux mètres de haut. Comme celles qu'on voit sur les quais des gares, dans les films. On ne savait trop comment l'horloge s'était retrouvée là, en plein milieu de la cour. Sans doute une acquisition du père de Monsieur, ramené par bateau d'un de ses voyages en Europe. Il y avait bien longtemps. Pour Marie-Angèle, le *gros revey* était là depuis toujours, il veillait sur la propriété et il rythmait ses tâches quotidiennes. Madame lui disait souvent comme ça : « Regarde, il est six heures moins le quart, va mettre la table », ou alors : « Tu vois bien qu'il est six heures moins le quart, il faut étendre le linge ». Marie-Angèle ne savait pas où il fallait regarder pour connaître l'heure et de toutes façons elle n'avait jamais appris. Mais si Madame le disait, alors il devait bien être six heures moins le quart. Elle ramassait justement les draps à cette heure-là quand la chose était arrivée.

C'était la veille tout de même, elle commençait à avoir faim. Mais Marie-Angèle ne voulait pas quitter la cour de sa maison. Sa maison. Enfin, celle de Madame et son fils. Même s'ils étaient morts maintenant. Elle ne les avait pas vus morts, non, mais elle s'en doutait bien. Il devait être quelque part là-dessous. Sous des mètres de briques, de verre et de plâtre. C'était le verre brisé qui impressionnait le plus Marie-Angèle. Les morceaux pointus qui dépassaient du tas avaient l'air de la menacer. Comme pour la dissuader de rentrer. Elle aurait eu du mal à rentrer dans la maison, de toute façon. Il n'y avait plus d'ouverture. Il y avait juste un tas de *fatras*. Un énorme tas qui masquait la vue.

Quand cela s'était produit, elle avait d'abord entendu le grondement. Un gros son furieux qui montait du sol. Puis elle avait vu la colline en face se soulever et avancer vers elle. Comme une vague qui roulait et écrasait tout au passage. Elle avait déjà vu des vagues à la télévision. Mais cette vague-là était faite de terre, de maisons, d'arbres et de gens. Les bâtiments semblaient avoir le hoquet, se soulever d'eux-mêmes et retomber lourdement. Elle l'avait vu bien nettement. Puis elle avait senti la vibration arriver et soulever leur maison. Elle avait couru, trébuché et agrippé le pied de l'horloge, comme si c'était une bouée. Pendant que tout s'écroulait autour d'elle. Depuis elle attendait.

Elle vit soudain une forme bouger dans le buisson qui longeait le chemin d'accès. Son cœur se mit à battre vite, comme lorsqu'on s'emballe sur le rythme d'un *kompa*. Un visage apparut entre les branches. C'était un jeune garçon. Elle l'avait déjà vu rôder dans le quartier. Il s'appelait Justin même, et c'était un enfant des rues. Même pas bon à travailler chez un patron. Juste capable de ramasser à manger dans les ordures. Il l'appela par son nom. « Marie-Angèle ! Marie-Angèle ! » Elle ne lui répondit pas, se contentant de le fixer avec défiance. S'il comptait rentrer dans la propriété pour piller, il aurait affaire à elle. Toujours assise à même le sol, elle fit glisser sous sa jupe sale et déchirée une pierre grosse comme son poing. Elle pouvait lui envoyer en pleine figure s'il attaquait. Elle savait se défendre. Même si elle sentait qu'elle avait moins de force aujourd'hui. Le dernier repas était trop loin.

Le garçon ne sortit pas du buisson. Il se contenta de la dévisager. Sans montrer d'intention quelconque, comme s'il était curieux et qu'il n'avait pas vu d'être humain depuis bien longtemps. Il lança soudain quelque chose au milieu du chemin. Puis il disparut aussi soudainement qu'il était arrivé. L'objet qu'il avait adroitement projeté juste devant le portail disloqué était une poche plastique. A l'intérieur, Marie-Angèle pouvait voir des fruits. Des *cachimans*, les « pommes-cannelle » comme disait Madame. Ils firent saliver Marie-Angèle. Alors, elle fit une chose qu'elle ne faisait pas toute seule d'habitude. Jamais en tout cas sans

instruction de Madame. Elle sortit en courant dans la ruelle, saisit le sac et retourna vite se réfugier à l'intérieur de la propriété, au pied de l'horloge. Elle plongea la main dans le sac et mangea à pleine bouche les fruits déjà trop mûrs.

Elle se mit à penser à Justin qui l'avait nourri. Pourtant elle ne lui avait jamais adressé la parole. Peut-être pourrait-elle aller avec lui ? Elle réfléchit longtemps à cette étrange idée.

Mais elle ne pouvait pas partir. C'était chez elle. C'était là où elle avait grandi. Oh bien sûr ce n'était pas tous les jours fête pour elle et elle avait eu son lot de petits malheurs et de brimades. Mais elle ne connaissait rien d'autre. Et Madame était un petit peu comme la mère qui l'avait oubliée ici. Un jour. Il y avait longtemps. Madame criait bien quelquefois, mais elle ne la battait jamais. Ou alors pas trop fort. Elle l'avait même défendu contre Monsieur, son fils. Le jeune garçon était progressivement devenu un homme et des envies l'avaient travaillé. Il avait essayé d'arracher la jupe de Marie-Angèle. Madame était intervenue. Elle s'était vraiment fâchée. « Il ne fallait pas que cela se fasse ! », criait-elle. Elle avait frappé le fils avec un journal roulé serré. Jusqu'à ce qu'il promette de ne plus recommencer. Marie-Angèle savait bien que ce que Madame redoutait par-dessus tout, c'était que son fils lui fasse un enfant. Comment une *restavek* pouvait-elle avoir un bébé avec un fils de bonne famille ! Il ne fallait pas que cela se fasse. Voilà tout. Monsieur l'avait tout de même tripotée à plusieurs reprises après ce jour-là. Il avait fallu que Marie-Angèle menace d'appeler Madame pour que les attouchements cessent. Comme par magie. Mais maintenant elle ne pouvait plus jouer à ce jeu-là. Monsieur était mort. Bien écrasé par sa maison.

Le deuxième jour se terminait. Personne n'était encore passé dans la ruelle. A part Justin. Comme si la ville avait été entièrement abandonnée par le monde entier. Elle voyait pourtant des formes s'affairer sur la colline en face. Il y avait même des bruits de moteur de temps en temps. Et des pleurs, encore des pleurs. Il lui semblait que Port-au-Prince tout entier criait.

La nuit s'écoulait. Lentement. Marie Angèle était toujours assise contre l'horloge, la seule chose qui tenait droit et n'était pas enfoui sous un tas de gravats. Elle dormait par petites phases brèves et se réveillait en sursautant, sans qu'il y ait de véritable raison pour troubler son demi-sommeil. Peut-être la peur de nouvelles secousses ? Il y en avait eu deux pendant la journée. La première avait duré de longues secondes et Marie-Angèle avait été terrorisée. Elle avait eu peur d'être engloutie, que la terre s'ouvre encore et emporte finalement tout ce qui l'entourait, et elle avec. Comme pour tout bien finir. Elle avait cette idée en tête. Il fallait finir.

Elle sentait un goût amer et métallique lui envahir progressivement la bouche. Une nausée montait doucement. Était-ce le manque de nourriture ? Ou autre chose qu'elle n'arrivait pas à identifier ? Elle était peut-être malade ? Comme la fois où elle avait eu la fièvre dengue. Madame avait appelé le docteur. Il avait dit qu'il n'y avait pas de traitement, qu'il fallait attendre que cela se passe. Alors elle était restée allongée pendant trois jours. Mais après trois jours, Marie-Angèle avait trouvé la force de se lever et de faire cuire. Madame l'avait félicité, elle lui avait dit qu'elle était une fille courageuse. Elle avait bien aimé quand Madame avait dit ça. Ce n'était pas souvent qu'elle recevait des compliments.

Vers l'aube, juste avant que la nuit devienne moins noire, ses narines se mirent à trembler. Il y avait cette odeur. Une *sant* qui la dérangeait et qui commençait à créer des spasmes dans son ventre. Oui, il y avait une mauvaise *sant*. Marie-Angèle se dirigea à quatre pattes vers une fente dans le pan de mur juste en face. Elle colla son nez à l'ouverture et, sans réfléchir, elle inspira à pleins poumons. Elle savait inconsciemment que c'était une bêtise, mais elle n'avait pas pu retenir un réflexe de curiosité enfantine.

Elle vomit presque aussitôt les fruits mangés la veille, son corps se pliant en deux, se tordant sous la douleur d'un estomac vide remontant vers la gorge. Toujours à quatre pattes, elle s'éloigna du mur, mais sans sortir des limites de la propriété. Elle se pelotonna de nouveau contre le pied de la grosse horloge, au milieu de la cour. Elle comprenait maintenant d'où venait le goût désagréable qu'elle avait dans la bouche et la nausée qui continuait à la faire pleurer. C'était l'odeur de la mort. Celle des cadavres de Madame et peut-être de Monsieur, qui devaient se trouver juste derrière le mur lézardé. Des cadavres qui commençaient à pourrir et à se répandre en fluides nauséabonds sur des décombres qu'ils enveloppaient de leurs corps aplatis.

La clarté se fit peu à peu sur la rue dévastée, comme à regret. C'était le troisième jour. Et l'odeur s'accroissait, comme alimentée par la chaleur du jour qui se levait. Marie-Angèle ne respirait plus que par petites goulées désagréables. Mais elle ne savait pas comment échapper à cette agression. Elle devait faire quelque chose mais elle ne savait pas quoi. Elle n'avait pas encore envisagé de partir. Pour aller où ? Elle avait encore plus peur de s'éloigner de chez elle, du seul endroit qu'elle connaissait. Du seul endroit au monde où elle s'était sentie à l'abri. Avant.

- Tu en veux ?

Elle se retourna brutalement, comme si on l'avait piquée avec une aiguille.

Justin était là. Accroupi au milieu du sentier. Comme la veille, elle ne l'avait pas entendu arriver. Il avait sans doute l'habitude de se déplacer sans bruit. C'était un gosse des rues, ils faisaient tous ça.

Il la regardait sans montrer aucun sentiment, aucune émotion. Mais sa figure n'était pas comme la veille. Il avait une large moustache blanche qui avait débordé sur une joue.

- C'est la *pat dantifris*. Tout le monde en met. A cause des *santi*, tu comprends. Tu en veux ? Répéta-t-il.

Il se leva et s'approcha en tendant le tube bleu et rouge. Elle le saisit et elle étala à son tour un boudin blanc entre sa lèvre supérieure et son nez. Elle inspira ensuite en reniflant bien fort.

Justin sourit, son masque immobile s'était envolé et son visage s'animait. Ses yeux étaient pétillant à présent.

- Ça marche bien, hein ?

Marie-Angèle hocha finalement la tête. C'était la première fois qu'elle entraînait en contact avec le garçon. Lors de ses précédentes visites, elle l'avait seulement fixé avec méfiance ou complètement ignoré en regardant le sol.

Il pointa du menton la maison effondrée

- Il ne faut pas rester là, tu sais. Tu peux venir avec nous. Il y a des gens qui nous donnent à manger. Une fois par jour.

Elle secoua vivement la tête, sans émettre un son. Elle ne pouvait pas quitter sa maison. Et elle avait encore peur de l'inconnu.

- Comme tu veux. Je reviens ce soir.

Il allait s'éloigner, puis se ravisa et la regarda bien dans les yeux :

- Tu sais, on est un grand groupe ! Tu pourrais être notre Reine Kongo si tu veux. On va danser, il faut faire le *bal* pour faire fuir le mal. Tu danses bien. Je t'ai déjà vu, tu sais.

Marie-Angèle faillit sourire mais elle se contrôla et ne laissa rien paraître. Bien sûr qu'elle aurait aimé être la Reine Kongo ! Rien qu'une fois, entourée des barons du vaudou qui *baleraient* en transe autour d'elle. Elle en avait rêvé plus d'une fois, secrètement. Elle adorait danser, elle l'avait fait quelquefois, mais en cachette de Madame, bien entendu.

Justin avait touché un point sensible, comme s'il avait éveillé une autre faim dans le corps de la jeune femme. Mais elle n'était pas affranchie du poids des convenances, il fallait tout le temps se contrôler, maîtriser ses désirs. Excepté pendant les cérémonies vaudou. Pendant ces moments soigneusement codifiés, les chanceux ou les méritants pouvaient trouver leur porte. Et c'était alors l'occasion de réveiller les corps et les laisser diriger, prendre possession des âmes et faire suinter les pulsions les plus profondément réprimées. Sans qu'il y ait réprobation de quiconque. Marie-Angèle n'allait pas jusqu'à se représenter en une Reine Kongo désarticulée passant de l'un à l'autre en roulant des yeux révoltés. Non, tout de même ! Mais la jeune fille était attirée par l'idée de pouvoir danser encore une fois et surtout plus intensément. Puis elle se rappela que c'était au milieu de jeunes voyous qu'elle devrait s'exposer.

Justin ressentit sa crainte, comme une vague qui sortait du corps de la jeune fille et le repoussait. Il comprenait bien qu'un groupe d'enfants des rues pouvait faire peur à Marie-Angèle, surtout si l'on parlait de vaudou.

- Et s'il y a problème, je te défendrai ! C'est moi qui commande, tu sais.

Comme s'il avait honte des mots qu'il avait prononcés, ou peut-être par pudeur infantine, Justin se retourna et partit à grand pas lentement exagérés.

La jeune fille retourna s'asseoir contre l'horloge. Elle ne voulait plus approcher les ruines de la maison. En elle, des lambeaux commençaient à se détacher. Les heures suivantes, Marie-Angèle fixa le mur lézardé qui tenait encore par magie. Et puis le cadran de l'horloge au-dessus d'elle. Elle ne le quitta pas des yeux pendant un long moment, comme pour bien l'imprégner dans sa mémoire, bien se rappeler les chiffres et les deux aiguilles qui ressemblaient à des bras. Le plus petit pointait sur elle et le plus grand sur le portail. Comme si c'était un message : *Six heures moins le quart*. Petit à petit, l'idée qu'elle ne pouvait plus rester commençait à s'imposer. Et plus encore, l'idée de partir prenait place. L'horloge, avec ses bras, lui disait de partir, de fuir.

Le dentifrice placé sous ses narines séchait progressivement et elle commençait à sentir de nouveau l'horrible remugle qui s'échappait des ruines. C'était devenu insoutenable.

Alors Marie-Angèle se leva, regarda une dernière fois les bras du cadran et passa le portail pour aller s'asseoir dans le chemin. Elle avait fait ces quelques pas seule, sans qu'on l'autorise à sortir. Elle venait de prendre une décision d'elle-même. Elle se sentait bizarre. Pas seulement à cause de la nausée qui la tourmentait depuis le matin. Peut-être était-ce l'idée de devenir la Reine Kongo d'une transe à venir qui en appellerait sans doute beaucoup d'autres. Et puis surtout elle se trouvait trop seule. Elle décida qu'elle n'aimait pas ça.

Lorsque Justin traversa la haie, Marie-Angèle était debout. Elle l'attendait. Le garçon la fixa un moment et lui dit :

- Tu sais, il ne marche pas ton *gros revey*. C'est toujours la même heure. Je t'en montrerai un autre demain. Un vrai.

Puis il se retourna en lui faisant signe de le suivre. Il savait qu'elle viendrait.

Le séisme de 2010 en Haïti est survenu le 12 janvier 2010 à 16 heures 53 minutes et 10 secondes, il a fait plus de 280 000 morts, 300 000 blessés et 1,3 million de sans-abris